



Un classique vu par

Jacques-Pierre Amette

Leopardi désempaillé

Figure majeure du romantisme européen, Giacomo Leopardi demeure méconnu en France. L'essayiste italien Pietro Citati propose une biographie en forme de plaidoyer pour ce génie aussi sombre qu'attachant.

Giacomo Leopardi, grand classique – contemporain de Stendhal, mort à Naples à 38 ans –, est étudié encore aujourd'hui dans les lycées italiens mais n'a jamais atteint une vraie renommée en France. En lisant ses poèmes, les *Canti*, rédigés par un jeune homme entre ses 20 et 30 ans, on se dit,

dans un premier temps, c'est une chance ! Soyons clair : sa poésie de l'illimité, du vague, avec ses bergers grecs, son dolorisme, sa Thessalie de stuc, sa tristesse définitive, son nihilisme exalté, ses hymnes à la patrie, ses éthers, ses seins virginaux, ses clartés funèbres, passe mal dans notre langue. La mélodie de ses vers se perd en franchissant les Alpes... Malgré les efforts de Sainte-Beuve pour plaider sa cause, Leopardi reste un trou noir dans notre culture.

Il faut avouer que ce Leopardi est né sous une mauvaise étoile. Son enfance à Recanati, ville d'un petit État du Vatican du nord de l'Italie, est morose. Il grandit dans un château glacé, entre une mère bigote et un père gentilhomme tyrannique. Alors que fait cet enfant ? Il se cloître dès 10 ans dans la vaste bibliothèque aux seize mille volumes. À 11 ans, on le tonsure pour le destiner à la prêtrise. À 13 ans, avec son frère Carlo, il discute théologie, philologie et morale ; à 15 ans, il a appris le grec et l'hébreu. Mais ce jeune rat de bibliothèque (plutôt souriceau) souffre de disgrâces, voûté, malingre, visage ingrat. De plus, il a une santé déplorable, avec maux de tête, brûlures d'estomac, étouffements, crises d'asthme, moments dépressifs, accès de cécité totale qui l'obligent à rester des semaines entières sans pouvoir lire ni supporter la lumière du jour, ce qu'on appelait à l'époque une « fluxion des yeux ».

Ce sensible imaginatif restera d'une mélancolie funèbre. Il se sent mal à l'aise dans la mondanité, mais est heureusement doué pour l'amitié avec des poètes et des intellectuels de l'époque. Devant les belles femmes, et surtout les jeunes filles, il est fasciné mais empoté, paralysé. Il se fait un cinéma mental pas possible (cristallisation, en termes nobles) sans oser se déclarer. Son intelligence et son

érudition prodigieuse alliées à une ironie décapante s'épanouiront en méditations somptueuses qu'il confie à un cahier de deux mille cinq cents pages, qu'il faut lire, le *Zibaldone*. Ce misanthrope écrit : « À partir du moment où l'homme entre dans la société, il est presque mathématiquement certain qu'il deviendra mauvais ; s'il ne l'est d'un seul coup, il le deviendra peu à peu. »

Jeunesse recluse, travail de forcené, poèmes patriotiques, tout cela *a priori* n'incline pas à s'attacher à ce personnage. Heureusement, Pietro Citati vint. Il relève le défi pour défendre l'illustre poète. Considéré à juste titre comme un grand sinon comme le meilleur critique littéraire italien actuel, Pietro Citati, qui écrit régulièrement dans le quotidien *La Repubblica* des articles charmants et très argumentés, possède un don particulier : une familiarité naturelle avec les classiques. Il vous fait croire qu'il

a préparé le thé de Katherine Mansfield, trouvé la teinture avec laquelle Stendhal enduisait ses favoris, partagé la gamelle avec le forçat Dostoïevski, pris un coche d'eau pour bavarder avec Dumas père, aidé Balzac à monter son imprimerie... Son érudition, son talent, son empathie avec les auteurs en font un « passeur » littéraire hors du commun. Précisons aussi qu'il est un lecteur redoutable pour découvrir des nuances, des résonances symboliques, des couches de significations peu aperçues dans les textes d'un Homère ou d'une



Giacomo Leopardi, par A. Ferrazzi (1820), détail (casa Leopardi, Recanati).

LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

Jane Austen ou d'une Ingeborg Bachmann. Il faut savourer sa démonstration éblouissante à propos de Proust, dans son étude *La Colombe poignardée*. Il creuse dans les textes comme dans un terrier, mais avec une gaieté très personnelle.

Il a donc creusé dans la vie de Leopardi. Le jeune homme de Recanati, aux rapports alambiqués avec les autres, ressuscite sous nos yeux. Ce n'est plus cette marionnette sombre en redingote, silhouette à la Nosferatu, ou une chauve-souris qui volette de Platon à Plotin, mais un jeune homme attachant qui rumine des amours dans un cinéma mental d'autant plus touchant qu'on pense qu'il n'eut jamais un contact charnel avec les belles comtesses, ou sa cousine, qu'il aimait... Certains chapitres sont étonnants. Celui qui est consacré au *Zibaldone* embrasse tous les problèmes philosophiques ou philologiques de son temps. Pietro Citati nous fait comprendre le haut voltage de la pensée de l'écrivain. C'est que Leopardi a des théories sur tout : l'endormissement, les causes de la douleur, le courage, l'organisation des fourmis, la vieillesse, l'origine des nations, l'émulation militaire antique, pourquoi la haine est plus douce que l'indifférence, la politique des Bourbons en Espagne, et surtout le néant universel, son sujet préféré.

Leopardi voyage. Un séjour à Rome raté, où il s'ennuie, mais des pauses heureuses à Bologne, où le milieu aristocratique et bourgeois le reçoit avec admiration. Comme Stendhal, il aime cette ville passionnée d'opéra, que le vent de la liberté napoléonienne a sortie de l'étouffoir autrichien, ce que ce libéral n'oublie pas. Mais un des meilleurs passages de cette biographie littéraire concerne le rôle de la mémoire. Cet homme pris de crises d'étouffement, comme Proust, ne profite que peu du présent, mais son esprit, par une curieuse compensation, devient une machine à fabriquer du souvenir. Il a la mémoire involontaire, comme d'autres ont un rhume de cerveau. Il dispose donc d'une seconde vie des sensations, plus onirique, qui magnifie des moments de solitude. Le chapitre final évoque ses derniers mois à Naples. Ils ont un curieux éclat de soleil déclinant avant sa disparition ; une frénésie de nourriture s'empare de lui. Leopardi s'empiffre de sucreries, de tourtes, de macaronis, d'oursins, de raviolis, de dragées à la cannelle, de granités au citron, de tasses de chocolat entre deux crises d'asthme. Il se promène dans cette ville qu'il adore pour ses coquins, fripons, gais persifleurs, sa population gouailleuse, railleuse et jouisseuse, comme si l'écrivain voulait oublier le temps perdu, quand il se barricadait, enfant, dans son château des brouillards. Son corps enfle et se dégrade. Il meurt en réclamant de la lumière. Passion, solitude, désolation, mais aussi révolution dans la poésie de son pays et philosophie hautaine qui influencera Nietzsche : Citati désempaille Leopardi. ●